

15/02/2021

Reçu de Luc Bénard, beau-frère de Yannick Bleuzen :

"COSTUMES BRETONS aux Fêtes de Cornouaille".

Achévé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Bargain à Quimper le 24 juillet 1952. Il a été tiré

de cet ouvrage MILLE EXEMPLAIRES numérotés de 1 à 1 000.

Celui-ci porte le N° 164, inscrit à la main. Ouvrage dédié par l'auteur :

"A Monsieur Bénard

Sympathiquement.

Le dessinateur... "binoclard"

Explication : Monsieur Bénard est son... opticien ! (Optique Delbenn, rue Kéréon à Quimper).

Série de 24 lithographies originales en 6 couleurs de Jean Coffinières,

insérées dans une pochette en papier de soie blanche.

Feuillets individuels, sauf l'introduction de Pierre Hélias, qui est en recto-verso.

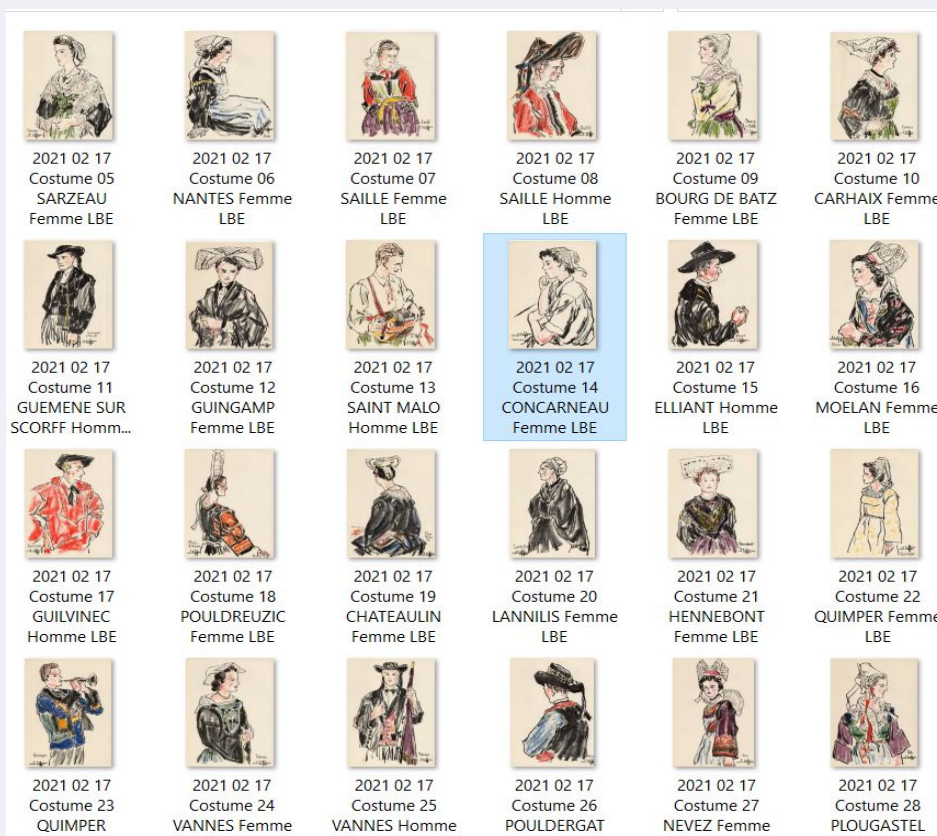
D'après internet, il s'agirait en réalité de Pierre-Jakez Hélias.

Voir fichiers internet dans ce dossier :

https://www.abebooks.fr/servlet/BookDetailsPL?bi=22404428570&searchurl=an%3DJean%2BCoffini%25E8res%26pt%3Dbook%26sortby%3D17&cm_sp=snippet--srp1--image3

L'ordre des feuillets n'est pas précisé : pas de numéro de page. Format d'origine : 24*32.

JyB



COSTUMES BRETONS

aux Fêtes de Cornouaille

24 Lithographies
originales en
six couleurs de

Jean Coffinières

Introduction de
PIERRE HÉLIAS

A Monsieur Bérard
Sympathisant.
Le démocrate... Bérard
J. Hoff

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
MILLE EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 1000

164

Nos « grands habits » de Bretagne possèdent le privilège de porter simultanément la marque de siècles successifs. On les dirait très vieux et ils sont d'avant-hier à peine. Mais une touche d'éternité les effleure parce qu'ils sont inconsciemment fidèles aux normes ancestrales qui régissaient la vie bretonne bien avant leur apparition. Que l'on reconnaisse dans leurs formes, leurs couleurs et leur ornementation des éléments de tous les costumes français depuis la reine Catherine de Médicis jusqu'à l'impératrice Eugénie, voilà précisément la marque même de leur originalité. Ils sont insensibles à toute mode qui n'est pas la leur, c'est-à-dire que leurs porteurs n'ont pas reconnue en harmonie avec leur caractère, leurs façons de vivre et leurs paysages familiers. En revanche, ils prennent ce qui leur plaît où ils le trouvent, ils adoptent et conservent une forme de gilet ou de coiffe, un modèle de devantier jusqu'à ce qu'il soit amplement prouvé qu'ils ne correspondent plus à leurs exigences. Cette sagesse leur assure une stabilité que confirme encore l'ancienne habitude de la transmission des vêtements précieux de père en fils. Indifférents au classique comme ils sont réticents à l'égard de toute fantaisie, ils évitent le disparate à la faveur d'un certain goût inné, inculte, irrationnel, et qu'ils imposent au lieu de subir des impératifs saisonniers.

Car les couturiers parisiens peuvent régenter la mode, mais le tailleur de nos campagnes devait « lever l'habit » selon les indications minutieuses de son client. Et le client voulait un habit personnel, non seulement celui de son clan (et les clans étaient innombrables) mais qui traduisît en outre, par le nombre de ses galons, la largeur des velours ou l'épaisseur des broderies, son rang exact dans la hiérarchie des fortunes paysannes. De ce fait, tous les costumes bretons deviennent des modèles de haute couture. Ajoutez que chaque terroir avait sa marque de tissu exclusive : la fidélité des Bigoudens au drap de Montauban leur valut le sobriquet de « montobaned ». Ajoutez ces rivalités aiguës de paroisse à paroisse qui incitèrent les filles de Kergloff à lancer le tablier peint pour faire pièce au tablier brodé des filles de Landeleau, ou motivèrent ce mouvement d'humeur d'une élégante du Moustoir se débattant avec sa coiffe : « Quel malheur ! Je suis coiffée comme une fille de Querrien ».

Tout cela, qui paraît superficiel, est profondément révélateur des mentalités et des caractères. A certains moments, le costume devient une permanente profession de foi, que l'on promène au dos du « chupenn » un Saint-Sacrement brodé à fils d'or ou que l'on accroche au « koef-bleo » d'énormes cocardes d'un rouge agressif pour témoigner d'une définitive révolte. Existe-t-il quelque parenté entre la « pikè » de Pouldreuzic et le « huit » de Chateaulin. Peut-on concevoir contraste plus vif qu'entre l'opulente fermière de Fouesnant et la sévère Ilienne de Sein ? Les artisanes des ports ont leurs accoutrements, la montagne a les siens. C'est parce qu'entre tel ou tel pays il y a la distance qui sépare la richesse de la pauvreté, la foi tranquille de l'esprit frondeur, à moins que, plus simplement, une montagnette ou un ruisselet, infranchissables par tradition, ne fassent les habitants résolument étrangers les uns aux autres : ceux-ci réfléchissent dans leurs prunelles de grasses terres harmonieuses dont les fruits et les fleurs rehaussent d'or et de pourpre les tendres verdolements ; ceux-là des plateaux gris râpés du vent, des croupes crevées de socs schisteux, de bas îlots de granit à la

merci des marées. De tout cela, le costume doit porter aussi le témoignage, comme des armoiries parlantes.

C'est peut-être pourquoi il possède une telle tenue. C'est sûrement pourquoi il oblige à se tenir. Si les filles de Bretagne ont gardé si longtemps la coiffe, si les vieilles paysannes, aujourd'hui encore, passent à se coiffer (c'est le mot juste) plus de temps que le commun des femmes, il y faut voir un souci non point d'élégance mais de dignité. La coiffe est une parure de tête, le chapeau ne l'est pas toujours. Elle confère un port qui est à lui seul une noblesse. Elle rend impossible le ridicule. Elle oblige à marcher juste, et tout le costume lui-même y contribue. Quand l'aube des jours de fête voit les Bretons hisser les couleurs de leurs clans et se mettre sous le grand habit comme un navire arbore ses pavots, on ne manque pas d'être frappé de la valeur cérémonielle qu'ils attachent à cette manifestation. Ils s'habillent avec plus de soin que n'en mettent les mondains à revêtir l'habit à la française des soirs de galas. Comment s'en étonner quand on sait ce que représente pour eux leur vêtement de gloire, quand on sait qu'ils ne le portent que dehors, non pas dans un salon mais sous le ciel, les coiffes palpitant au vent, les gilets rutilant au soleil de toutes leurs broderies.

On a sonné depuis longtemps le glas des grands habits. Or, voilà qu'au moment où l'on assiste à leur disparition progressive, leur valeur et leur vraie signification frappent non seulement les artistes, les savants et le grand public mais les paysans eux-mêmes. Les plus riches héritières recommencent à se faire « lever des robes d'or ». L'amour des belles broderies d'hommes, un moment assoupi, se réveille. On conserve jalousement dans les armoires les costumes de naguère comme des titres de haute roture. On les en fait sortir plus d'une fois l'an et, à chaque résurrection, au lieu de paraître désuets, ils sont curieusement actuels en même temps qu'ils animent autour d'eux tous les vestiges d'un passé proche ou lointain. En effet, dans nos villes aux changeants visages, les anciens monuments sont assiégés, étouffés par les formes nouvelles de la vie des hommes jusqu'à devenir insolites. Mais que passe seulement devant les murailles dorées du vieux Quimper, devant le logis de Rohan et les portails de Saint-Corentin, le prestigieux défilé des Fêtes de Cornouaille, et soudain les vieilles architectures s'imposent et justifient leur présence. Tout se remet en place, tout nous donne un instant l'impression que rien, jamais, ne saurait se concevoir autrement. Ce sont alors les piètres demeures contemporaines qui prennent honte de leur incongruité.

Le crayon de Jean Coffinières a saisi ces images d'hier, d'aujourd'hui et de toujours. Un simple trait découvre la valeur d'une attitude, un visage à peine ébauché prend une vie étonnante, un frottis qu'on dirait désinvolte suffit à restituer la splendeur d'un grand habit. A vouloir fixer par des moyens sévères un spectacle dont la séduction la plus apparente est la somptueuse richesse, l'artiste a gagné de le sentir plus profondément et de l'exprimer dans son essence. Ces lithographies sont l'un des témoignages les plus probes et les plus révélateurs qui nous aient été donnés sur nous-mêmes.

Pierre HÉLIAS.



Sarzeau
I. L.



Nantes



Saillé

t. t. r. p.



Saillé

J.C.



Bourg
de Batz

J. L.



Carhaix

t. L. J.



Guéméné
s/ Scorff

t. t. t.



Guin
gamp





J. L. A.
Concarneau





Moelan





Poul-
dreuzic

J. L. M.



Cha-
teau-
lin

L.T.F.



Lannilis

t.t. 1/1



Hennebont



†.††
Quimper



Quimper

J. C. F.



Vannes

L. FA



Vannes

[Signature]



Poulder

t. t. 1/2

27 sur 30



Nevez

t.t.M



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE BARGAIN
A QUIMPER
LE 24 JUILLET 1952